



GIDE
Lettre à Claudel.

Florence, 7 mars 1914

De quel droit cette sommation ? Au nom de quoi ces questions ? Si c'est au nom de l'amitié, pouvez-vous supposer un instant que je m'y dérobe ?

Il m'est très pénible qu'il y ait méprise entre nous ; mais votre lettre est en train d'en créer une nouvelle, car de quelque manière que je m'y prenne, que j'y réponde ou que je n'y réponde pas, je pressens que vous allez me méjuger. Je vous supplie donc uniquement de considérer ceci : c'est que j'aime ma femme plus que ma vie, et que je ne pourrais vous pardonner tout geste de vous, toute parole qui porterait atteinte à son bonheur. Ceci dit, je puis vous affirmer qu'une conversation avec vous, je la souhaite ardemment depuis des mois, depuis des années – encore que le ton de votre lettre me fasse désespérer de pouvoir recevoir aujourd'hui de vous quelque conseil.

C'est à présent à l'ami que je parle, comme je parlerais au prêtre, dont le devoir strict serait de me garder le secret, devant Dieu. Je n'ai jamais éprouvé de désirs devant la femme ; et la grande tristesse de ma vie, c'est que le plus constant amour, le plus prolongé, le plus vif, n'ait pu s'accompagner de rien de ce qui d'ordinaire le précède. Il semblait au contraire que l'amour empêchât chez moi le désir.

Sur cet aveu, si vous préférez rompre avec moi, vous trouverez décent, je suppose, que je vous demande, au nom de ceux que vous aimez, de prendre n'importe quel prétexte, l'indécence de mon livre par exemple, et de ne point mettre en avant ce que je vous révèle ici. Seul, je ferais bon marché du mépris du monde ; mais je suis marié.